

Prologue

Buzançais, janvier 1847

Il y avait une curieuse odeur dans l'atmosphère. C'était presque imperceptible. Petitjean, sortant de la ferme de son oncle, se dit que ça sentait comme le soir après l'orage. Pourtant, le temps était frisquet en cette mi-janvier.

Il marcha résolument vers le cœur du bourg. Lui et les siens vivaient dans un écart situé à une demi-lieue du centre, au lieu-dit les Gravelles. Malgré l'éloignement, la nouvelle n'avait pas tardé à leur parvenir : un convoi de deux voitures lourdement chargées de sacs de blé avait été intercepté par la population du bourg, tandis que ses conducteurs faisaient bonne chère dans l'auberge du père Poulet.

Petitjean avançait d'un bon pas. C'était un jeune homme robuste au visage ordinairement rieur et avenant. Il avait passé sur sa blouse un paletot de gros drap marron aux manches et aux coudes élimés qui avait appartenu à son grand-père paternel. Orphelin de mère et de père, seul de sa nombreuse fratrie, il avait suivi assidûment les cours de l'instituteur jusqu'à ses onze ans. Il savait donc lire et écrire et s'enorgueillissait de posséder trois livres, dont une *Histoire universelle* de

Jules Michelet, un cadeau de son maître, dont les pages, trop souvent manipulées, étaient aujourd'hui pour la plupart cornées.

Arrivé dans le faubourg, il fut guidé par le tumulte. Devant l'école dont les grilles avaient été tirées, une foule impatiente piétinait. Dans la cour, les deux charrettes vidées de leur chargement étaient rangées sous les fenêtres de l'unique salle de classe dont la porte vitrée était gardée par trois gendarmes. Petitjean comprit que les sacs de blé y avaient été déposés.

Des femmes en cheveux, le giron ceint d'un tablier, s'étaient glissées au premier rang et menaient grand tapage. Elles réclamaient à cor et à cri que le blé leur fût distribué et menaçaient d'abattre les grilles qui, déjà, sous leurs premiers assauts, branlaient dangereusement. En ces temps de disette où le prix du pain ne cessait de renchérir, ces sacs suscitaient une irrésistible envie parmi la population la plus pauvre. Petitjean observa que derrière cette avant-garde féminine se pressaient des groupes d'hommes en haillons, le visage hâve et les yeux fiévreux, des indigents qui composaient la clientèle ordinaire des ateliers municipaux de charité. Pourtant, ceux-là, malgré leur dénuement, n'étaient pas les plus agités. Il y avait également, ici et là, quelques visages qui lui étaient familiers, gens de boutique ou artisans, qui mêlaient leurs voix à celles des femmes. Lui-même hésita à rejoindre la cohorte des protestataires. Non pas qu'il méconnût leur condition précaire et ne partageât point leur colère, mais ce solitaire répugnait encore à se frotter à la foule.

La nuit tombait lorsque le maire, arborant une écharpe tricolore sur son gros ventre sanglé dans une redingote, parut. C'était un sexagénaire à l'air bonhomme. Son

visage poupin, encadré par d'épais favoris en pattes de lapin, lui faisait une tête à la Louis-Philippe telle que la figure du roi était habituellement représentée par les caricaturistes des journaux.

Le silence se fit peu à peu. L'édile put enfin parler, à la lueur des torches qu'avaient allumées quelques citoyens avisés. Mais son discours fut aussi embarrassé que maladroit. La seule évocation du légitime propriétaire des sacs de blé, un gros agriculteur du nom de Pigelot, déclencha une volée d'insultes.

— Voleur, profiteur, vampire !

Le maire comprit aussitôt son erreur. Apeuré — car, malgré l'estafette qu'il avait envoyée à la préfecture, il ne pouvait guère espérer de secours dans les heures suivantes —, il se résolut à promettre que le blé réquisitionné serait vendu à un juste prix dès le lendemain matin.

Ces dernières paroles eurent pour effet de calmer provisoirement les manifestants. Le maire en profita pour s'esquiver. Petitjean vit qu'au même moment les gendarmes avaient prudemment reflué à l'intérieur de l'école, tandis que la foule s'était scindée en petits groupes où les discussions allaient bon train. Si certains opinaient qu'il fallait sans tarder donner l'assaut à l'école et s'emparer du blé, d'autres préconisaient l'apaisement et accordaient leur confiance au maire. Enfin, un troisième camp se proposait d'abord d'alerter les villages voisins et d'appeler leurs habitants à la rescousse car ils ne doutaient pas qu'il leur faudrait affronter tôt ou tard les défenseurs de l'ordre.

— Il faut les prévenir, sonner le tocsin !

Sans tarder, ceux-là, les plus nombreux, prirent aussitôt le chemin de l'église. Petitjean les suivit. En

réalité, il balançait encore. S'il adhérerait spontanément aux justes revendications des frondeurs, il craignait la violence qui lui semblait désormais inéluctable.

*

Un forgeron armé d'une masse marchait en tête du cortège. Deux porteurs de torche l'encadraient. Le tablier de cuir qui protégeait son torse puissant laissait à nu les muscles noueux de ses épaules et de ses biceps sur lesquels les flammes jetaient des lueurs fauves. Les yeux exorbités, la barbe rousse embroussaillée sur une trogne farouche, le colosse ressemblait à un dieu des temps anciens. Parfois, sur leur passage, des persiennes s'ouvraient et de rares applaudissements fusaient.

Une lanterne venait à eux, au bout de la rue. Puis ils entendirent le pas d'un cheval et virent approcher une élégante voiture.

— C'est l'tilbury de mam'zelle Gaudin ! s'écria un arpète. Je l'reconnais.

Au même instant, alors qu'elle arrivait devant le front des marcheurs, la petite voiture fit prestement demi-tour. Il y eut des rires. Un coup de fouet, le cheval prit le galop. Les hommes riaient toujours.

— Celle-là, m'est avis qu'elle a eu peur pour son devant ! s'exclama un journalier, déchaînant de nouveaux rires gras.

Bientôt, ils s'arrêtèrent devant la haute porte de l'église. Elle était fermée à clé. D'un coup de masse, le maréchal-ferrant fendit l'un des vantaux près de la serrure puis, d'une formidable poussée, il dégagea l'ouverture dans laquelle s'engouffra la petite troupe qui le suivait.

Encore quelques secondes et le tocsin retentit. Dans la nef glaciale, le bruit était assourdissant. Malgré lui, Petitjean frissonna. C'était comme si on appelait la mort. Lorsque la cloche se tut, les hommes, bras balancés, se regardèrent. Ils semblaient maintenant désespérés. L'impression d'avoir brisé un interdit et d'avoir dépassé une barrière infranchissable sans possibilité de retour en arrière.

*

Il avait le dos raide et un mauvais goût dans la bouche. Comme d'autres, Petitjean avait dormi sur un banc de l'église, pelotonné dans son paletot. Dans la brèche de la porte brisée, il vit que le jour se levait. Il s'approcha. Un monde nouveau semblait l'attendre : le petit matin avait plaqué une mince couche de givre qui festonnait les arbres dénudés, les buissons et les toits des maisons. Le jeune homme y vit une promesse.

La faim le tenaillait, mais il n'eut pas le courage de retourner chez les siens.

Sur la place voisine, un caboulot avait déjà ouvert ses volets. Il s'en échappait une haleine chaude aux effluves de vin et de pétrole. Il entra. Quelques-uns de ses compagnons de la nuit avaient déjà pris place autour du comptoir en zinc sur lequel le cabaretier avait posé un broc de café fumant.

On parlait fort. Petitjean se contentait d'écouter. L'un des consommateurs, un échalas à la barbe mitée, était allé jusqu'à l'école. Rien n'avait bougé. Un piquet de ménagères montait la garde et les gendarmes n'étaient pas ressortis de la salle de classe.

Des sabots claquaient sur le pavé. Tous se pressèrent à la porte.

— Ils arrivent ! Ils ont entendu le tocsin !

Des paysans des villages et hameaux voisins. Un défilé hétéroclite. Certains à pied, fourches, faux et même hache à la main. D'autres, endimanchés, assis à même le plateau d'une charrette. Il y eut des cris, des embrassades, de grandes tapes dans le dos. Petitjean ne résista pas à l'émotion qui le submergeait devant ces élans de fraternité. Il essuya une larme. Et, en même temps, il eut honte de sa trop grande sensiblerie.

Ils arrivaient de toutes les routes qui conduisaient au centre du bourg. Par dizaines, par centaines. Apeuré et retranché dans sa mairie avec les autres édiles, le premier magistrat demanda à son garde-champêtre de battre tambour : le blé serait désormais vendu la moitié du prix qu'il valait la veille. Quelques-uns applaudirent. Mais la majorité continua à gronder : et pourquoi pas le quart du prix ? Soudain, un murmure courut la foule comme une vague. Un nom revenait sans cesse : Cloquemin.

Un groupe de jeunes gens se détacha de la masse. Sans même prendre le temps de réfléchir, Petitjean les rejoignit. Cloquemin était le nom du plus gros meunier du bourg, un riche négociant, propriétaire de plusieurs maisons et qui employait une dizaine d'employés. Généralement haï par les petites gens, il avait la haute main sur le commerce du grain et comptait parmi les spéculateurs les plus habiles.

Ils marchaient avec allégresse vers la sortie de la ville, là où se trouvait le moulin. Quelques-uns brandissaient de gros marteaux ou des fléaux. Petitjean connaissait la plupart de ses compagnons. Ils s'étaient parfois croisés

à l'école et, bien plus souvent, dans les champs où travaillaient ces manouvriers ou encore dans les fêtes patronales.

Le moulin, solidement assis près de la rivière, ressemblait à un donjon. Il était adossé à un bâtiment d'habitation et à des installations plus modestes où la farine était mise en sacs, pesée et vendue aux seuls mandataires de la région, puisque le meunier se refusait à vendre aux particuliers.

Cloquemin, entouré de son personnel, était campé sur le seuil de sa maison. Court et trapu, vêtu d'un strict habit noir, il affichait un sourire crispé. Mais il ne s'opposa en aucune façon à l'intrusion des manifestants dans son moulin. Cette passivité fut pourtant impuissante à refroidir l'ardeur des envahisseurs. Quand ils eurent pénétré dans la salle basse du moulin, ils commencèrent aussitôt à s'attaquer aux meules et à la machinerie. Dans un brouillard de farine, avec des ahans de bûcheron, ils frappaient, brisaient, désaxaient les engrenages, rompaient les pignons. Petitjean lui-même, s'étant saisi d'une barre de fer, se surprit à participer à ce bruyant saccage. Ce fut plus fort que lui. Le moment était fou, presque joyeux. Cela tenait de la cérémonie.

Puis, quand il ne resta plus rien à casser, les hommes, échevelés et suants, se regardèrent. L'un d'eux hurla :

— La maison !

Sans avoir besoin de se concerter, ils sortirent et se ruèrent dans la cour. Tandis que certains pillaient les magasins, les autres s'engouffrèrent dans la demeure du meunier qui, de nouveau, se garda d'intervenir pour protéger ses biens. Fauteuils éventrés, meubles fracassés, tableaux et livres dispersés, jetés à terre et piétinés. Les

yeux des jeunes gens brillèrent d'excitation et de haine. Petitjean, qui choisit ostensiblement de ne pas participer à cette curée et regrettait déjà d'avoir pris sa part dans la dévastation du moulin, ne parvenait toutefois pas à condamner ses compagnons. Il les comprenait, même si la vue de ces précieuses reliures foulées aux pieds lui serrait le cœur. En détruisant les biens du meunier, ces miséreux, ivres de vengeance, entendaient anéantir tout ce qu'ils ne pourraient jamais posséder.

*

— Nous sommes maîtres de la ville !

Les émeutiers réalisaient, d'abord sans trop y croire eux-mêmes, qu'il n'y avait plus d'autorité dans le bourg, sinon la leur. Le maire, qui la veille encore feignait d'exercer ses attributions municipales, avait abdiqué tout pouvoir, en accord avec les notables les plus influents. Il avait donc accepté sans rechigner de faire de nouveau battre tambour afin d'annoncer que le nouveau prix du blé, déjà divisé par deux, serait encore diminué de moitié. Cependant, cela ne suffit pas à satisfaire les nouveaux maîtres. À la faveur d'une assemblée publique, il fut décidé à main levée que des délégations seraient aussitôt envoyées auprès de tous les propriétaires terriens afin d'exiger de leur part un document écrit : « Les soussignés s'engagent à fournir le blé au peuple jusqu'à la moisson à trois francs le double décalitre. »

Si la plupart de ces visites domiciliaires se déroulèrent paisiblement, quelques-unes donnèrent lieu à des incidents. Pénétrant pour la première fois de leur vie dans une demeure bourgeoise, certains délégués, offusqués

par l'opulence qu'ils y rencontrèrent, se livrèrent à des déprédations. Ici, un piano passa par la fenêtre, là un précieux secrétaire fut endommagé, ailleurs une bibliothèque fut démembrée et ses livres brûlés. Toutefois, les êtres qui peuplaient ces maisons furent épargnés et ne subirent aucune violence. Pourquoi n'en fut-il pas de même chez la dame Huard-Chambert ? Et pourquoi, malgré lui, Petitjean fut-il impliqué dans ce drame ?

Le froid, cassant comme de la pierre, piquait encore plus que la veille. La matinée était déjà bien avancée quand deux insurgés se présentèrent à la porte de cette haute maison bourgeoise sise près de la Grande Rue. La propriétaire était réputée pour posséder l'une des plus grosses fortunes de la région. Mais la haine mâtinée d'envie qu'elle suscitait était surtout dirigée contre son fils unique, un célibataire d'une quarantaine d'années qui vivait auprès de sa mère et que la rumeur publique avait affublé de ce sobriquet infamant : « l'Usurier ». Comme les autres notables de la localité, la veuve Huard-Chambert accepta sans trop barguigner de signer l'engagement qu'on lui mit sous les yeux. Cependant, son domestique, un certain Bourgeot, croyant à tort que l'intégrité physique de sa maîtresse était menacée, invectiva et prit à partie l'un des deux visiteurs, le nommé Venin. Le ton monta. Des coups furent-ils échangés ? Le fils prit peur, se saisit d'un fusil de chasse et tira à bout portant sur Venin, qui s'écroula, mortellement touché.

Comme un feu de paille, la nouvelle courut vite le bourg. Petitjean fut bouleversé. Venin était un voisin, employé comme charretier dans une grande ferme qui jouxtait les Gravelles. Fort en gueule mais serviable, ce

veuf avait la charge d'une nichée d'enfants qui étaient désormais orphelins.

Ce fut une véritable foule qui, bientôt, assiégea la maison du meurtrier et s'introduisit à l'étage, où reposait la dépouille du malheureux Venin, veillée par son comparse et le domestique Bourgeot.

— Où est-il ? hurla le forgeron qui, aujourd'hui comme la veille, avait pris la tête du cortège des protestataires. Où est l'assassin ?

Puis, saisissant le serviteur par le col, il le souleva de terre :

— L'Usurier ! C'est lui qu'il nous faut ! Où est-il terré, ce maudit ?

Suffoquant, Bourgeot bredouilla qu'il ignorait où se trouvait le fils Chambert. Il fut relâché. Déjà, les envahisseurs commençaient à fouiller la maison sans s'embarrasser de précautions superflues. Tremblante, la propriétaire, confinée dans sa chambre, supplia qu'on épargnât son fils et qu'on la laissât elle-même en paix.

— Il est là, dans l'armoire ! cria un gamin.

Petitjean eut à peine le temps de l'apercevoir, fluet, tremblant, une ombre engoncée dans une redingote noire. Il avait déjà sauté sur le parquet. Profitant de la surprise, le fuyard fila, dévala l'escalier, bientôt poursuivi par une véritable meute armée d'instruments aratoires. Alors qu'il allait être rattrapé, Chambert s'engouffra dans la béance de la porte d'une maison voisine. En le voyant disparaître dans l'obscurité du couloir, Petitjean comprit qu'il serait pris tôt ou tard. Déjà, ses poursuivants, vociférant, étaient entrés à leur tour dans la maison. Lui, prévoyant le pire, choisit de rester à l'extérieur.

Il y eut des cris, des hurlements de fureur, des gémissements. Puis ce fut le silence, glacial, oppressant. Les premiers vengeurs ressortirent. Blêmes, hébétés. Mais il était difficile de ne pas voir leurs mains, leurs instruments et leurs blouses maculés de sang.

*

Un vent de folie soufflait sur le bourg et les localités avoisinantes qui avaient été, elles aussi, gagnées par la contagion. C'était carnaval avant l'heure. On riait, on buvait, on dansait et on raillait les bourgeois épouvantés qui se terraient dans leurs grandes maisons. Journaliers, manouvriers, artisans étaient maîtres de la rue. Les plus audacieux, constitués en bandes, couraient la campagne, rançonnaient châtelains et gros propriétaires. Ces derniers, instruits de la malheureuse fin du fils Huard-Chambert, se gardaient de résister et feignaient d'accorder avec libéralité tout ce qui leur était demandé. Certains, parmi les plus raisonnables (ou les plus timorés), allaient même au-devant de ces exigences et donnaient sans compter.

Rien ne semblait pouvoir brider la nouvelle liberté des rebelles et leur appétit de vivre.

Tout avait commencé l'après-midi même qui avait suivi l'assassinat de Venin et le massacre de l'Usurier. Le préfet en grand uniforme, escorté de vingt-cinq dragons sabre au clair et d'une brochette de magistrats en robe, avait fait son entrée en ville. Il s'était aussitôt dirigé vers la mairie où, sur le perron, il avait solennellement annoncé que l'ordre devait être restauré, les rebelles déferés devant la justice et le prix du blé rétabli selon les lois du commerce. Il avait à peine terminé son

allocution que la foule présente avait rugi de colère et encerclé les dragons. Les militaires, déconcertés, avaient quête un ordre du préfet, mais celui-ci avait pris la mesure du danger et déjà regagné en hâte sa voiture. Penauds, les dragons avaient rengainé leurs sabres et fait volte-face en direction de la sortie du bourg. Leur retraite, effectuée sous les huées et les rires, avait scellé le début de la fête.

Petitjean, ébahi, observait malgré lui cette liesse en spectateur. Certes, d'instinct, il comprenait l'expression spontanée et exubérante de la joie populaire qui submergeait tous ces miséreux dont l'existence n'était guère différente de celle de leurs lointains aïeux soumis au servage. N'était-il pas lui-même l'un des leurs ? Et ne savait-il pas que c'était la première fois de leur vie qu'ils avaient l'impression d'être maîtres de leur destin ? La première fois, mais ne serait-ce pas aussi la dernière ? Car le jeune homme ne doutait pas que le pouvoir royal finirait par reprendre la main et se vengerait de l'affront qui lui avait été fait. La punition, exemplaire, serait à l'aune de l'humiliation subie.

Pourquoi était-il plus lucide que ses compagnons de révolte ? Le devait-il seulement à ses lectures et à ses conversations avec son ancien maître, dont il était resté un familier après la fin de sa brève scolarité ? Petitjean fut conforté dans ses certitudes après avoir pris connaissance d'une feuille éditée au chef-lieu : les récents événements, qualifiés de jacquerie, étaient relatés avec un luxe de détails plus effrayants les uns que les autres. Les paroisses insurgées étaient livrées à des monstres ivres de sang qui pillaient, assassinaient et violaient sans vergogne. Les rédacteurs de cette gazette appelaient donc à une restauration urgente de l'ordre et

au châtement de ces rebelles accusés de vouloir détruire le trône, la propriété, la famille et la religion.

Un instant, Petitjean eut la tentation de fuir. Mais il se reprocha aussitôt cette lâcheté. Il ne pouvait abandonner ces hommes et ces femmes dont il partageait les aspirations sans néanmoins approuver tous les actes. Car il était plus que jamais persuadé que leur cause était juste et que le droit était de leur côté.

Il devait donc rester, quitte à subir le sort commun qui attendait les rebelles dès que la machine répressive commencerait à les broyer. Toutefois, avant que les forces de l'ordre n'intervinssent – ce qui lui semblait inéluctable –, il fit le tour des groupes qui continuaient à se goberger sans avoir conscience du danger qui ne tarderait pas à se manifester. Mais, tel un oiseau de malheur, il fut à peine écouté. Il n'en persista pas moins à prêcher la prudence et même à recommander aux hommes qui avaient été les sanglants vengeurs de Venin de rejoindre au plus vite leurs villages et leurs masures afin de s'y dissimuler.

*

Au petit matin du quatrième jour, ce fut une véritable armée qui déferla dans le bourg. Des centaines de fantassins, lanciers, gendarmes, commandés, disait-on, par l'un des officiers les plus proches du ministre de la Guerre et placés sous l'autorité judiciaire du premier président de la cour de Bourges.

Toutes les sorties de la localité étaient désormais sous contrôle et les émeutiers qui n'avaient pas suivi les conseils de Petitjean étaient pris au piège. Les autorités, grâce aux informations que les notables, enfin délivrés

de leur peur, avaient été trop contents de leur fournir, possédaient une liste des meneurs et des rebelles les plus compromis. Ceux-là furent prestement arrêtés et conduits sous bonne garde à la prison de la préfecture. Ce n'était qu'un début : les rafles devaient se poursuivre des jours durant.

Petitjean, bien qu'il eût refusé de participer aux actions les plus violentes, apprit qu'il était lui-même recherché. Paradoxe, c'était en raison même de ses efforts pour prêcher la prudence qu'il était mis en cause : aperçu à plusieurs reprises auprès des révoltés les plus résolus, il était aujourd'hui soupçonné d'avoir joué un rôle occulte de coordinateur. Il s'ajoutait à cette accusation une circonstance aggravante : parmi cette population d'analphabètes, il était réputé être l'un des seuls à savoir lire et écrire ! N'avait-il pas contribué à propager parmi ces travailleurs frustes des idées funestes visant à ruiner l'ordre social ?

Le jeune homme hésita à trouver refuge dans sa famille. Le hameau des Gravelles serait sans nul doute visité en priorité par les gendarmes. Il songea alors à son ancien maître, Alphonse Richet. Accepterait-il de lui donner l'hospitalité ? Le vieil instituteur oserait-il prendre ce risque, ne serait-ce que pour quelques heures ?

Dissimulé dans la cabane d'un scieur de bois, grelottant, Petitjean attendit la tombée de la nuit pour quitter sa cachette. À la faveur de l'obscurité, il réussit à franchir les limites du bourg sans alerter les sentinelles qui veillaient à prévenir toute fuite. L'enseignant retraité habitait un écart que le jeune homme put gagner par un mauvais chemin gelé, où il trébucha à plusieurs reprises.

La lueur d'une bougie tremblotait derrière l'unique fenêtre du rez-de-chaussée. Haletant, Petitjean attendit quelques instants avant d'empoigner le heurtoir. Enfin, il frappa à la porte. Un bruit de pas et l'on vint. Coiffé d'un bonnet de nuit, enveloppé dans une houppelande, le vieil homme, une chandelle à la main, ouvrit. Derrière ses lorgnons, ses yeux papillotèrent, mais il n'exprima aucun étonnement en découvrant Petitjean.

— Ah, c'est toi.

Et, sans un mot de plus, il ouvrit sa porte en grand pour laisser entrer son ancien élève.

La pièce était chichement meublée mais il y faisait tiède. Un fauteuil en rotin était placé devant la petite cheminée où ronflait un feu généreux. Plus loin, il y avait une table ronde sur laquelle demeuraient les reliefs d'un repas. Mais l'œil de Petitjean fut d'abord attiré par les rayonnages muraux en bois blanc où étaient rangées avec soin plusieurs dizaines de livres aux reliures de cuir pleines.

— Je ne voudrais pas vous déranger, bredouilla le jeune homme sans cesser de regarder les livres, tandis que le vieil instituteur lui présentait une chaise cannée.

— Et pourtant, tu es là ! enchaîna malicieusement Richet, prenant lui-même une chaise qu'il approcha de la table et invitant Petitjean à l'imiter.

Celui-ci, intimidé, s'assit du bout des fesses et fixa enfin son maître. Un lacs de fines rides courait sur son visage comme sur la peau d'une pomme tavelée. Mais, au milieu de cette face usée, le regard bleu ne cillait pas et brillait avec impertinence.

Richet esquissa enfin un sourire.

— Tu es recherché, c'est cela ?

— J'en ai bien peur.

Le vieux hocha la tête. Il poussa devant Petitjean un quignon de pain et un morceau de saucisson. Puis il prit une cruche et avança un gobelet. Le liquide coula, blond et mousseux.

— C'est du cidre de ma fabrication.

Le jeune homme commença à manger avec appétit. Paternel, Richet le regardait.

— As-tu quoi que ce soit à te reprocher ?

— Non, sinon le fait d'avoir toujours agi selon ma conscience. Et...

— Et quoi donc ?

— Je ne devrais peut-être pas vous dire ça, mais...

Il rougit et, après un silence :

— Je me suis souvent demandé ce que vous auriez fait à ma place !

— Allons, allons...

Le vieil homme eut un petit rire pour dissimuler son émotion.

— Tu exagères, Petitjean, je ne mérite certainement pas l'honneur que tu me fais.

Il toussa, puis reprit :

— Mon seul mérite consiste à avoir enseigné à mes élèves quelques principes moraux de bon sens. Et je n'en tire nulle gloriole. Car le sens de la justice devrait être le sentiment le mieux partagé. Et je ne doute pas que toi, Petitjean, tu te sois souvenu de mes leçons.

— Je ne les ai pas oubliées, c'est vrai. Et si je me suis laissé aller à distribuer quelques horions et même à participer à des actions violentes, je vous jure que j'ai agi sans haine. Et j'ai désapprouvé le sort horrible qui a été réservé au fils Chambert. Mais il faut comprendre...

Malgré la déférence un peu craintive que lui inspirait toujours son ancien maître, il s'enhardit, encore grisé par l'exaltation de ces derniers jours :

— Ces pauvres gens dont j'étais n'avaient jamais vécu une telle fête. Leur monde était soudain cul par-dessus tête et, pour la première fois, ils étaient du bon côté de la pyramide. Il n'y avait plus personne pour les commander, ni maître, ni gendarme, ni curé ! Ils étaient délivrés du devoir d'obéissance ! Ils n'étaient plus soumis.

— Mais ils vont payer cher ces trois jours d'émancipation.

— Certes. Toutefois, ils se souviendront longtemps qu'au cours de leur misérable vie ils ont eu au moins une fois le courage de briser leurs chaînes !

— Et tu penses que ça leur donnera peut-être l'envie de recommencer ?

Petitjean hésita quelques secondes et avoua dans un souffle :

— C'est désormais mon vœu le plus cher !

Richet sourit devant un tel accent de sincérité, aussi naïf que spontané. Puis, redevenu grave, il demanda abruptement :

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Je dois me cacher quelque temps. Ensuite, je m'en irai.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas. N'importe où, loin d'ici. Je me débrouillerai.

Il y eut un long silence. Petitjean baissa les yeux. Richet étendit le bras, ouvrit un tiroir de buffet, en sortit une courte pipe au fourneau noirci et une blague à tabac en cuir. Et, pincée de tabac après pincée, il

commença avec minutie à bourrer son brûle-gueule. Avant de battre le briquet, il releva la tête et regarda de nouveau Petitjean :

— Ce n'est pas bien grand ici, mais pour quelques jours on devrait pouvoir se dépatouiller.

Puis il alluma sa pipe et ajouta, dans un nuage de fumée bleutée :

— Mais il faudra t'abstenir de paraître à la fenêtre et t'en tenir éloigné !

*

Ce fut un étrange compagnonnage. Dès que l'aube pointait, Petitjean rangeait à la hâte ses hardes et roulait le matelas de crin sur lequel il avait passé la nuit, près de la cheminée où rougeoyaient encore quelques braises. Le vieux, qui dormait peu, ne tardait pas à sortir de l'unique chambre de la maisonnette. Au cours de la journée, il était peu disert et passait de longues heures à lire, pipe au bec, calé dans son fauteuil devant l'âtre. Petitjean respectait ses silences, s'efforçait de se rendre utile en s'occupant peu ou prou des tâches ménagères et, à l'abri de haies touffues, arpentait sans relâche les allées du petit potager situé derrière l'habitation. Mais il était surtout encouragé à piocher dans la bibliothèque où, pour tromper son ennui, il se familiarisait avec Balzac, Rousseau ou Molière.

Ce qui réunissait les deux hommes à la veillée, une fois les volets clos, était la lecture commune de *La Réforme*, le journal auquel l'ancien enseignant était abonné. Ensemble, en prenant connaissance des articles de cette feuille qui ne dissimulait pas ses sympathies républicaines, ils découvrirent la brutalité de la

répression qui frappait la population locale et la rapidité avec laquelle les autorités l'avaient engagée. Par dizaines, des habitants censés avoir pris part au désordre avaient été arrêtés. Et déjà, à peine un mois et demi après le début des événements, une trentaine d'entre eux allait comparaître devant la cour d'assises de l'Indre. Treize de ces inculpés étaient prévenus d'assassinat et il était à craindre qu'une justice aussi expéditive ne leur infligeât la peine suprême, une condamnation à mort !

Il s'ensuivait entre les deux hommes de longues conversations où, à vrai dire, c'était surtout le plus âgé qui parlait et le plus jeune qui écoutait. Richet, qui semblait reverdir au contact de son ancien élève, se lançait dans de grands et passionnés développements politiques qu'il n'interrompait que pour rallumer régulièrement sa pipe. Petitjean, subjugué, découvrait un être nouveau qui ne s'était jamais vraiment révélé lorsqu'il faisait classe. Le pédagogue à l'air sévère qui dispensait son enseignement du haut de son estrade laissait désormais place, le temps d'une soirée, à un personnage enthousiaste et fraternel, épris de liberté, qui, malgré les vicissitudes de l'époque, clamait son inébranlable confiance dans le genre humain. En dépit des lois, des rois et des puissants.

— Je crois de toutes mes forces, mais peut-être penseras-tu que je suis par trop naïf, au progrès et à la justice. Et je suis certain qu'ils finiront par triompher, car c'est le sens de l'Histoire ! Mon seul regret est que je n'assisterai sans doute pas à leur victoire de mon vivant. Mais toi, Petitjean, selon toute vraisemblance, tu auras cette chance.

Le jeune homme, éberlué, approuvait de la tête, tandis que Richet, exalté, continuait :